



CHAPITRE XIV

LES EAUX

Saint-Meury. L'aurais-je pensé ? J'ai presque abandonné mon journal. Un mois s'est écoulé depuis notre arrivée, et je reprends la plume pour la première fois.

Je ne m'habitue pas à la joie que me témoignent tous ces bons paysans. J'ensuis toujours heureuse. Nos domestiques, restés au château pendant l'hiver, reprennent leurs occupations avec empressement : « Il leur tardait d'avoir beaucoup d'ouvrage. » Après avoir organisé la maison, assuré

le bien-être de chacun, j'ai reçu des visites nombreuses : de bonnes gens sont descendus de la montagne pour venir nous conter leurs affaires, pour nous consulter. Les malades me témoignent la même confiance. Si ces visites me prennent du temps, j'ai du moins le sentiment qu'elles sont utiles. Je ne connais pas d'avocat plus habile que moi, de médecin qui opère de meilleures cures : quand les maîtres sont là, tout marche bien, disent les bonnes gens.

Miss Catherine éprouve pour le Dauphiné un enthousiasme véritable. Ici, plus encore qu'à la ville, Yvonne va profiter des soins intelligents de son institutrice.

Cruelle déception !... Auguste est moins heureux à la campagne qu'à Paris. Ce matin, en voyant partir Yvonne pour la promenade, il est devenu triste. Assis sur sa chaise longue, il regardait sa sœur montant et descendant la pente qui mène au verger ; tout à coup il a fondu en larmes : « Ah ! maman, que je voudrais courir aussi, moi ! cueillir des fleurs, attraper des papillons !... »

Ces paroles ont transpercé mon cœur. Ce n'est qu'après quelques instants de silence que j'ai pu lui dire : « Patience, mon chéri. Vois-tu Pierre là-bas ? Souviens-toi de ce qu'il t'a dit. Hélas ! mon

enfant, tu n'es pas le seul à souffrir dans ce monde ! Il y a des petits garçons plus malades que toi qui n'ont pas une belle campagne, une maman pour les soigner, et ce qu'il faut pour guérir. Oh ! que ceux-là sont à plaindre, et qu'ils prendraient volontiers ta place ! »

Il passa ses bras autour de mon cou.

« Tu sais déjà, mon cher enfant, que le bon Dieu a fait de bien belles choses : les montagnes, les prairies, les fleurs et les petits oiseaux qui chantent le matin, et font leurs nids dans les buissons. Hier soir, quand nous regardions le soleil se coucher derrière les montagnes, tu me disais : Voyez, maman, comme c'est beau ! Dieu, mon ami, a rendu la terre fertile, et, si nos paysans sont obligés de labourer, ils récoltent tout ce qui est nécessaire à leur existence. Les arbres ne se couvrent pas seulement de fleurs, ils donnent des fruits excellents que messieurs les moineaux eux-mêmes viennent goûter. Parmi les plantes, beaucoup sont des remèdes à nos maladies. On ramasse sur la montagne de petits cailloux précieux ; le collier de corail d'Yvonne vient du fond de la mer, mes perles aussi. N'est-ce pas admirable ? Eh bien ! ce n'est pas tout : de même que les cascades qui sortent de la terre, et servent à arroser les vallées, il y a, dans certains pays, des sources propres à guérir les maladies.

Grand-père est en ce moment aux eaux d'Allevard, et nous allons te conduire en Allemagne ; mon petit bien-aimé, tu te baigneras dans des eaux qui adouciront tes douleurs... te guériront... peut-être. » Ce *peut-être* m'est échappé ; mais mon fils ne l'a pas entendu.

L'espérance a ranimé le courage d'Auguste. — Mon fils annonce sa prochaine guérison à tout le monde. Hélas ! si son mal résiste aux eaux de Creuznach, combien je regretterai de lui avoir donné une espérance ! Mais non ; je veux partager la confiance naïve de mon enfant.

Les lettres de notre écolier arrivent régulièrement, elles sont charmantes : bonne orthographe, bons sentiments, candeur et tendresse.

Encore un peu de temps, et notre Henri sera en vacances. Déjà je songe à tout ce qui pourra l'amuser. Mais est-il besoin de beaucoup de frais pour l'écolier en vacances ? La maison, les visages amis, tout ce qu'il retrouve, l'air et la liberté. Ce sont mes vacances aussi : voir mon enfant chaque jour, soir et matin, constater ses progrès, récompenser son zèle, entendre ses joyeux éclats de rire, le voir avec Yvonne et Auguste.

Un voyage perd beaucoup de charmes, lorsqu'il faut se séparer. Il nous sera pénible de ne point

emmener Henri à Creuznach ; mais quelle tristesse serait la nôtre, si nous laissions Yvonne en Dauphiné ! D'ailleurs, Auguste a besoin de la société de sa sœur ; elle a mille ressources pour le distraire, et moi, je ne sais plus me passer de miss Catherine qui prévient tous mes désirs, devine mes craintes et les apaise d'un mot.

Habituellement, notre départ cause des regrets ; cette fois-ci, il en est tout autrement. « Monsieur Auguste va se baigner à mille lieues d'ici dans une eau qui guérit ! C'est joliment heureux d'avoir trouvé ce remède-là, et d'être riche pour en profiter ! »

« Moi, d'abord, dit le meunier, je donnerais mon moulin pour voir notre gentil maître courir, dût-il se casser la tête un brin ! Jour de ma vie ! être si mignon, et rester là en place ! »

Ces propos me réjouissent : je veux les croire de bon augure.

Yvonne vient de me dire qu'elle n'ose pas être contente de faire un voyage, puisque c'est la maladie d'Auguste qui en est la cause.

J'ai rassuré ma bonne petite fille. Les préparatifs s'exécutent gaiement ; les études sont suspendues. Yvonne aide Suzanne à emballer ; déjà cette enfant a de la prévoyance et de l'ordre.

Il ne faut pas moins que l'entrain de ma fille pour dissiper la mauvaise humeur de Suzanne, chez laquelle tout projet de voyage réveille le souvenir de son pays.

Lyon. Voici notre première étape : Auguste a très-bien supporté le voyage. La nuit a été excellente, même pour moi.

Yvonne, inspirée par sa gouvernante, voudrait voir la ville autrement que du balcon. J'ai refusé : les beaux jours sont trop précieux. Je ne blâme cependant pas la curiosité britannique. Je la préfère à l'indifférence trop commune parmi nous : *Qui voyage s'instruit.*

Paris. Auguste est un peu fatigué ; nous nous reposerons deux jours ; c'est demain dimanche, Henri viendra.

Il est venu hier ; la journée s'est passée gaiement ; les trois enfants étaient heureux de se revoir, et mon fils a accepté courageusement les privations de ce voyage. Au moment des adieux, il a montré une fermeté qui m'a un peu déconcertée. Pas de larmes, une émotion contenue ! Il a causé avec son père de ses devoirs latins, l'a consulté, comme pour faire provision de bons

conseils en son absence. Mon cher enfant est bien à son affaire.... Je veux être contente....

Nancy. Notre malade trouve le voyage bien long. Après s'être plaint, il a ajouté : « J'irais pourtant en Amérique pour guérir! » Ces paroles-là me glacent d'effroi.... Qui sait cependant si mon fils n'a pas un heureux pressentiment?

Creuznach. Auguste, quoique un peu fatigué par la longueur de cette dernière étape, a témoigné à notre arrivée un vif sentiment de joie.

La nuit a été bonne, et, dès que la fenêtre a été ouverte, il s'est écrié : « Quel bon air! C'est comme à Dieppe. »

L'observation est juste : les exhalaisons des salines rappellent l'atmosphère des bords de l'Océan.

Malgré toutes les précautions prises à l'avance, nous n'avons trouvé qu'un appartement trop petit pour nous installer d'une manière convenable. Alphonse a couru toute la ville, et a fini par arrêter un *logis*, comme disent les habitants de Creuznach, mais dont nous n'avons pu prendre immédiatement possession.

Nous nous sommes réfugiés dans une ferme à

la porte de la ville, chez une parente de notre futur hôte ; la brave Mme Holz a mis tout en l'air pour nous bien *contenter*. Elle connaît la susceptibilité des Français sur certains points, aussi nous a-t-elle dit en tapant sur ses matelas : « *Ils sont en cheveux de cheval.* »

Des campagnards, comme nous, ne pouvaient redouter le voisinage d'une basse-cour, et la perspective d'avoir de bon lait et des œufs frais pour le lendemain nous a fait fermer les yeux sur les lacunes qu'il y avait dans le *logis* de Mme Holz.

La meilleure des deux chambres a été donnée à Alphonse et à son fils ; on a dressé pour nous des lits de camp dans l'autre pièce.

Cet incident enchantait Yvonne ; miss Catherine était heureuse de se trouver intimement rapprochée de nous.

Le lendemain avant quatre heures, le soleil vint fort mal à propos nous réveiller. Point de volets aux fenêtres, un store d'une éblouissante blancheur était parfaitement d'accord avec l'astre du jour pour troubler notre repos. Que faire? Car il fallait encore dormir. Miss Catherine était absolument de cet avis ; après mille essais infructueux, elle proposa, comme ressource extrême, d'ouvrir nos parapluies.

L'idée eût peut-être été bonne isolément, mais

nos trois parapluies excitèrent une hilarité qui acheva de chasser le sommeil.

Mme Holz a une petite fille qui apprend le français à l'école. C'était bien le cas de placer l'érudition de Maria; aussi l'enfant vint-elle frapper à notre porte dès six heures, pour nous souhaiter le bonjour en français. Elle resta stupéfaite devant nos trois parapluies ouverts, elle oublia sa phrase, et elle alla raconter la chose étrange qu'elle venait de voir.

J'expliquai à notre hôtesse la nécessité qui nous avait forcées à nous garantir du soleil.

Mme Holz m'écouta poliment, mais je crois qu'elle est restée convaincue que les Françaises dorment l'ombrelle à la main pendant l'été.

Les volets échus en partage à Alphonse et à Auguste avaient assuré leur nuit.

Notre anecdote a eu beaucoup de succès; elle a aussi ranimé le désir de quitter notre bonne hôtesse; mais en partant nous lui avons fait compliment de ses matelas *en cheveux de cheval*, et de ses tasses ornées de fleurs et de tendres devises.

J'ai de bonnes paroles du médecin: il y a lieu d'espérer que notre séjour ici sera utile à notre enfant bien-aimé.

Assurément, le Dauphiné est une des plus bel-

les provinces de la France; il faut cependant convenir que le plus petit voyage à l'étranger a du charme. Nous nous plaisons beaucoup ici. Creuznach est une petite ville située sur la Nahe, humble rivière qui a la gloire de se jeter dans le Rhin. L'ancien, le vrai Creuznach est sur la rive droite de la Nahe, tandis que d'élégantes maisons, protégées par de belles avenues d'arbres, s'élèvent sur la rive gauche. Ces maisons destinées aux étrangers ont toutes un jardin et un balcon orné de fleurs et de verdure. Le parc, quoique de petite dimension, est bien dessiné. On y trouve de frais ombrages, des catalpas d'une rare beauté. Un orchestre s'y fait entendre deux fois par jour. Creuznach n'est pas un lieu de plaisir, les gens du monde s'y ennuiant. C'est sans doute pourquoi nous nous y plaisons.

Auguste circule dans une petite voiture. Sa bonne mine, sa jolie figure fixent l'attention; on s'arrête pour le regarder, on questionne Suzanne.

Nous passons la plus grande partie du jour dehors. Cet air salin fortifie mon enfant, sa santé est excellente. Un petit garçon de onze ans lui témoigne une sympathie très-vive; sous divers prétextes il s'approche d'Auguste; la famille de l'enfant est honorable; Charles est bien élevé.

L'autre jour, je lisais non loin d'eux, tout en suivant leur conversation. Mon pauvre Auguste disait à son nouvel ami qui venait de lui raconter une excursion aux rochers de Rheingrafenstein :
« Que tu es heureux d'avoir des jambes, toi ! »

« Oui...., mais je les donnerais bien pour avoir mon père et ma mère. »

— Ah ! tu es orphelin ?

-- Oui, Auguste.

— Cette dame n'est pas ta maman ? et ces petits garçons ne sont pas tes frères ?

— Cette dame est ma tante, et ses fils sont mes cousins.

— Ils t'aiment ?

— Oui ; ma tante est bonne pour moi, et je ne manque de rien ; mes cousins sont assez gentils..., c'est égal, je sens bien la différence ! Ma tante m'embrasse toujours sur le front, et elle donne à ses enfants de gros baisers sur les joues.

— Moi, je t'embrasse sur les joues, Charles!...

— Je vois que tu m'aimes. Ne te plains pas, va, tu es bien heureux ; quand tu seras guéri tu auras des jambes et une maman. Une vieille demoiselle qui vient souvent chez ma tante m'aime beaucoup. Oh ! dame ! elle n'est point jolie ! elle prend du tabac, elle a de gros yeux rouges, mais chaque fois qu'elle me trouve à la maison, elle me comble de caresses, elle



Auguste circule dans sa petite voiture. (Page 127.)

m'embrasse bien fort; elle vient me voir à la récréation du collège, et m'apporte des marrons ou des cerises, suivant la saison. On dirait qu'elle sait mes pensées.

— C'est possible, Charles; papa et maman savent toutes les nôtres; c'est sans doute parce qu'ils nous aiment.

— Quoique ma tante m'aime bien ça l'ennuie je ne sois pas à la queue de la classe avec mon cousin Ernest... tant pis! j'aime mieux le commencement que la fin. Chacun prend son plaisir où il le trouve. »

La conversation des deux enfants fut interrompue par l'arrivée d'Alphonse qui fit circuler la voiture dans le parc; j'étais attendrie des naïves réflexions du petit orphelin; je me promis de rechercher la société de sa tante, pour favoriser l'intimité de Charles et d'Auguste, et d'embrasser sur les joues le pauvre cher enfant.

De sa petite voiture mon fils passe dans un équipage, et nous faisons souvent une course au loin. Charles s'associe de temps à autre à nos plaisirs; on nous le confie volontiers.

Auguste prend des forces; il me semble que je suis contente.

Les lettres d'Henri, toujours gaies et tendres,

dissipent les inquiétudes que cette séparation m'avait inspirées. Après nous avoir rendu compte de tout ce qui peut nous intéresser, il avoue avec sa candeur ordinaire que cette première correspondance à l'étranger le ravit, et qu'il conserve précieusement les timbres de la poste. Je pense que dans vingt ans d'ici, il tiendra moins à l'effigie d'un roi de Prusse.

Des barques protégées par d'élégants pavillons transportent journellement les étrangers aux salines de Munster. Cette promenade n'a causé aucune fatigue à Auguste, et elle est tout à fait de son goût.

Pendant qu'Alphonse, miss Catherine et Yvonne visitaient les salines, nous sommes restés dans le parc, où beaucoup d'Allemands prenaient le café, nous contentant de respirer le bon air, de voir les coteaux, le pont et le petit coin de paysage qui nous encadrait.

« Maman, m'a dit Auguste, c'est vrai qu'il y a des enfants bien plus malheureux que moi : avez-vous remarqué cette petite fille aveugle qui boit dans un verre rose ? Elle ne voit ni son papa, ni sa maman, ni les catalpas en fleurs, ni la rivière ? Moi, je vois tout, mère chérie. Je vois dans vos yeux combien vous aimez votre petit Auguste ; je vous vois sourire. Maman, je suis bien content

d'être venu ici ; ma jambe me fait moins de mal, et puis Yvonne s'amuse joliment. C'est dommage qu'Henri ne soit pas avec nous ; mais nous lui raconterons le voyage. »

Un temps magnifique nous protège jusqu'ici. Il ne se passe guère de jours sans que nous fassions une promenade intéressante. Yvonne est ravie d'avoir vu le Rhin *en personne*. La carte ne lui avait donné qu'une idée bien imparfaite de ce fleuve majestueux. Elle n'en revient pas. Elle voudrait apprendre la géographie *par les yeux* plutôt que par cœur.

Grâce aux excellentes voitures qu'on trouve ici, nous prolongeons nos excursions sans qu'Auguste en souffre. Nous sommes allés à Ebernburg, château fort du onzième siècle. Cette promenade n'est pas aussi simple que tant d'autres : après deux lieues de route, bêtes et gens passent la Nahe dans un même bac. En entrant dans le village, nous aperçûmes une tête de porc sculptée sur la porte en ruines de la forteresse ; et aussitôt Yvonne et Auguste s'écrièrent : « Papa, papa, voyez-donc cette tête !... Pourquoi est-elle là !... »

Alphonse a toujours la réponse aux pourquoi et aux comment de ses enfants ; voici ce qu'il nous a appris : le château d'Ebernburg était vi-

goureusement attaqué, et les vivres commençaient à devenir rares. L'ennemi espérait bien que la famine lui viendrait en aide, lorsqu'une supercherie des assiégés déjoua son attente : chaque jour on faisait les apprêts voulus pour tuer un cochon. L'animal, seul de son espèce dans l'étable, après avoir paru bien comme un condamné à mort, s'en retournait sain et sauf.

Cette ruse trompa l'ennemi qui, désespérant de prendre les assiégés par la famine, se retira. A partir de ce jour, le château fut appelé Ebernburg, parce que en allemand *Eber* veut dire *cochon sauvage*.

Aujourd'hui, les ruines d'Ebernburg sont devenues une de ces nombreuses *restaurations* bien propres à rassurer les étrangers contre les horreurs de la famine. Aussi, après avoir jeté un coup d'œil sur la vallée et sur les rochers de Rheingrafenstein, nous avons dîné en plein air.

Comme le temps passe!.... Nous songeons déjà au départ!... Auguste se trouve réellement mieux. Le médecin m'engage à revenir l'année prochaine; il espère que mon fils guérira. Le fait est que notre cher enfant prend chaque jour des forces nouvelles. Nous ne sommes pas seuls à remarquer ses progrès; les étrangers se plaisent à nous le dire. Hélas! plus d'une mère envie mon sort.

La tante de Charles et ses cousins nous ont accompagnés au château Daunes. Le véritable but de ces courses est de distraire nos enfants, et nous y réussissons parfaitement. Auguste est heureux de ne plus être un obstacle aux plaisirs de sa sœur.

On voit dans la salle d'armes du château Daunes un singe sculpté en pierre, qui présente une pomme à un enfant.

Un chœur de pourquoi s'est élevé, et la légende suivante a répondu :

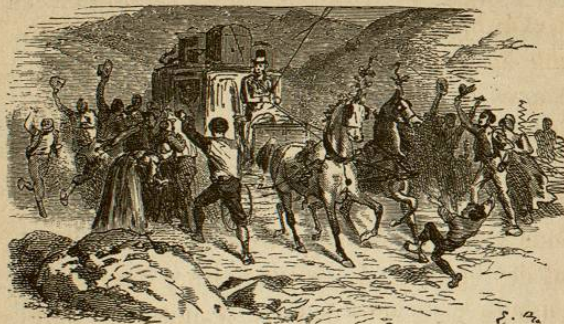
Le petit enfant du seigneur Daunes dormait paisiblement dans son berceau, et, par malheur, la nourrice en faisait autant. Un singe qui avait souvent vu dorloter l'enfant, méditait de faire comme la nourrice. L'occasion était belle. Il prend délicatement le petit et l'emporte dans la forêt où il fait un lit de mousse. Puis il va cueillir une pomme qu'il présente à son nourrisson. Enchanté de ses exploits, le singe se place auprès de l'enfant et le contemple avec tendresse.

Cependant la nourrice s'éveille : le berceau est vide. Le fils du seigneur Daunes a été volé! La malheureuse s'enfuit jusque dans la forêt, bien décidée à ne jamais reparaitre au château. Mais ô surprise! ô prodige! son cher nourrisson est étendu sur un beau petit lit de verdure, et le singe joue avec lui.

La nourrice prend l'enfant, le couvre de larmes et de baisers et retourne au château en compagnie du singe.

D'après ce récit, nous avons trouvé très-juste d'avoir conservé l'image d'un animal qui, d'ordinaire, a plus de malice que de bonté.

Nous partirons demain : c'est avec un sentiment de regret et de reconnaissance que je dis adieu à ce petit coin de terre. J'aime la rivière qui a porté doucement mon fils, les fraîches avenues où il a essayé ses forces, le parc et ses catalpas en fleurs, et ces coteaux de vignes. Charles et Auguste se sont dit adieu avec l'espérance de se revoir.



CHAPITRE XV

LES VACANCES

Le retour s'est effectué sans accidents : nous nous reposons par prudence... encore quelques jours et le collège nous rendra Henri.

Mon fils a eu des prix ; ses maîtres m'ont rendu bon témoignage de sa conduite.

Une scène touchante s'est passée entre les deux frères. Henri osait à peine interroger Auguste, tandis que celui-ci parlait joyeusement de